

ses troupes à celles de l'empereur, afin de chasser les Français de l'Italie et de rétablir François Sforce à Milan (1), promettait de restituer Parme et Plaisance au domaine de l'Église, d'aider le pape dans sa lutte contre ses vassaux rebelles, de donner une pension de mille ducats au cardinal de Médicis sur les revenus de l'archevêché de Tolède, et d'augmenter le cens qu'il payait au saint-siège pour le royaume de Naples (2).

La malheureuse invasion de Reggio détermina la rupture de Rome avec la France (3). Un historien contemporain dont l'opinion est d'un grand poids, M. Daru, trouve dans l'état de l'Église d'Allemagne, à cette époque, le motif d'un rapprochement naturel entre le pape et l'empereur. La Saxe était pleine du bruit que produisait la parole de Luther; les doctrines du moine faisaient chaque jour de nouveaux progrès; quelques princes même étaient séduits: or, un seul homme pouvait mettre fin au schisme, c'était l'empereur; le pape vint à lui.

Charles-Quint était à la diète de Worms, quand il reçut en même temps la nouvelle de la signature du traité d'alliance défensive et offensive entre les deux cours, et de l'irruption des Français en Navarre. Il ne put réprimer un vague sentiment de crainte, car il prévoyait que la lutte dont le signal venait d'être donné ferait le malheur de l'empereur ou du roi (4). Les historiens favorables à Charles-Quint, tels que Maffei, Guichardin, Polydore Virgile, croient que le signal des hostilités fut donné par François I^{er}; mais le monarque s'est justifié de cette infraction aux traités dans une

(1) Sleidan, *Comm.*, l. VIII.

(2) Schmidt, t. VI, p. 279. — Gaillard, *Histoire de François I^{er}*, t. I, p. 389-390. — Le traité est rapporté dans Rynaldi, t. XX, p. 336 et suiv.

(3) Giannone, l. c., t. IV, p. 14.

(4) *Ut brevi vel ipse miser imperator, vel Franciscus miser Francorum rex futurus esset.* — Laur. Alexander. — Rynaldi, *Ann. eccl.*, t. XX, p. 339.

lettre qu'il fit parvenir au saint-père (1): c'est un débat entre deux têtes couronnées difficile à juger. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'invasion de la Navarre par François I^{er}, provoquée ou non, était un coup de maître; si le monarque en eût fait la conquête, il serait resté paisible possesseur du Milanais, et la guerre aurait eu nécessairement l'Espagne pour théâtre. La noblesse tout entière était hostile à Charles-Quint; elle avait vu de mauvais œil l'élection de ce prince à l'empire, parce qu'elle craignait l'influence, dans les conseils du souverain, d'hommes étrangers aux mœurs espagnoles. François I^{er} avait dû compter sur les antipathies des deux peuples (2).

La fortune seconda d'abord les Français, qui traversèrent les Pyrénées et pénétrèrent en Espagne sans difficulté. Pampelune n'arrêta qu'un moment le vainqueur: le commandant s'enfuit à la première sommation (3). Restait la citadelle défendue par un jeune homme d'un rare courage. Placé sur la brèche, il animait ses compagnons de la voix et du geste, et de sa longue épée menaçait les assiégeants; autour de lui se pressaient d'autres combattants du même âge à peu près, et résolus de s'ensevelir sous les ruines de la forteresse plutôt que de traiter avec l'ennemi, quand un éclat de pierre et un boulet de canon vinrent à la fois frapper aux deux jambes le noble Espagnol: il s'appela don Inigo. Le lendemain la citadelle capitulait, et Don Inigo était transporté dans le château de son père. Les médecins appelés crurent d'abord que les blessures étaient mortelles, et que le malade expirerait au milieu des souffrances de l'opération. Il les supporta cependant avec un courage héroïque et ne mourut pas. Pour tromper les longues heures

(1) *Apologetica, cujusdam famæ regis studiosi, epistola.* — Freher, *Germ. rer. script.*, t. III, p. 342, 356.

(2) *Responsio christianiss. Gall. Reg. ad orationem quâ Cæsar in eum Romæ invectus est.* — Freher, l. c., *ibid.*

(3) *Hist. de Navarre, par Anth. Favon Parisien, avocat au parlement de Paris, in-fol., 1612, p. 705.*

de la convalescence, Don Inigo demanda quelques livres; on lui en apporta : c'étaient des romans de chevalerie qu'il ferma aussitôt, et les *Fleurs des Saints*, qu'il ouvrit et devora. La nuit venue, il s'endormit plus doucement que de coutume, et eut des visions. Il crut que la terre s'agitait, que le lit où il reposait dansait sur ses pieds, et, frappé de terreur, il se mit à prier; alors sa petite chambre s'illumina d'une blanche lumière, et sur des nuages odorants il vit Marie la reine des anges qui lui souriait tendrement (1).

« Estant remis en santé, dit le Parisien Favin, sans déclarer à personne le secret de ses conceptions, il fait un pèlerinage à Notre-Dame de Mont-Serrat... et là, ayant quitté son épée, son poignard, son gilet et son habit séculier, il prend un meschant roquet de toile, et se déguisant ainsi sans dire d'où il estoit, il s'adonne à la dévotion, à macérer sa chair, ne vivant que d'aumône. »

Il est malheureux que l'expédition de la Navarre ait été confiée à Lesparre, bon soldat comme tous les capitaines dont se servait François I^{er}, mais qui n'entendait rien à l'art de la guerre. S'il se fût contenté de jeter des garnisons dans les diverses places fortes de ce pays, et surtout s'il avait eu soin d'annoncer publiquement qu'il avait envahi la Navarre non pas pour la réunir à la France, mais pour la restituer aux enfants de Jean d'Albret, qui la réclamaient comme leur patrimoine, en vertu du traité de Noyon que Charles d'Autriche avait signé, les esprits ne se seraient point émus en Espagne, et il serait resté maître du pays. Mais, enivré par ce facile triomphe, il marche en avant, se jette dans la Castille et va mettre le siège devant Logrono, commandée par Don Pèdre Velez de Guevara (2). Alors tous les Castillans de sang noble ou roturier se réunissent pour arrêter le vainqueur; partout on court aux armes; en quelques jours vingt mille hommes sortis des villes, des villages et des monta-

(1) Orland., Hist. Soc. Jes., l. 1. — Maffei, in Vita S. Ign., l. 1, p. 2.

(2) Favin, Hist. de Navarre, p. 706.

gnes, se présentent pour barrer le passage à Lesparre, qui, au lieu d'attendre de Pampelune 6,000 Navarrais qu'on enrôlait pour lui porter secours, s'en va, avec autant d'imprudence que de courage, se heurter contre des masses compactes, est mis en déroute, et tombe avec ses principaux officiers dans les mains du vainqueur. Il avait employé environ trois semaines à conquérir la Navarre, il la perdit en moins de quinze jours (1).

Cependant tout se préparait en Italie pour de grands événements. Le pape donna le commandement de ses troupes à Frédéric, marquis de Mantoue, qui renvoya aussitôt à François I^{er} le cordon de Saint-Michel dont il avait été décoré (2).

Guichardin eut le titre de commissaire général près de l'armée pontificale; le commandement des forces alliées fut confié à Prosper Colonne, ce vieux soldat qui depuis près de vingt ans n'avait pas quitté les camps; encore plein de verdeur malgré ses blessures et son âge, très-beau sur un champ de bataille, plus admirable dans une redoute. Au commencement du mois d'août 1520, toutes ces troupes vinrent prendre position sur la Lenza, à cinq milles de Parme (3). L'armée alliée était forte de six mille Italiens, de deux mille Espagnols, venus des environs de Gènes dont ils n'avaient pu s'emparer, de deux mille autres partis de Naples sous la conduite de François d'Avalos, marquis de Pescaire, de six mille Allemands et de deux mille Suisses environ (4).

(1) Robertson, l. 1, p. 405. — Mémoires de du Bellay. — « Cestuy-ci aveugle d'avarice fit un trait qui causa la perte de ce royaume; il fist que tous ceux qui s'en voudroient retourner en France le pouvoient en rendant la moitié de la paye et mist cet argent dans sa bouge. » — Favin, p. 706.

(2) Simonde Sismondi, Rép. ital., t. XIV, p. 475. — Roscoë, t. IV, p. 333.

(3) Simonde Sismondi, l. c., t. XIV, p. 475.

(4) Pauli Jovii, Vita Alf. Pescarii, t. II.

Schinner était heureux; voici le moment venu où, dociles à ses conseils, le pape et l'empereur paraissent avoir compris le danger de laisser plus longtemps les Français en Italie. Il a repris cette croix de légat que Jules II lui avait donnée, et qu'il portait à la bataille de Marignan. Depuis cette journée funeste, que de chagrins il a dévorés! Ses montagnards l'ont abandonné, Henri VIII n'a pas voulu l'écouter, et il a vu, dans le Valais, son château de Martigny ruiné par Georges Supersax. C'est en philosophe, ou plutôt en chrétien, qu'il a supporté les reproches de Léon X, l'ingratitude de ses paysans, les fureurs de ses ennemis, les triomphes des Français; il a cherché dans la prière des consolations contre la mauvaise fortune. A Sion, où il vit dans l'exil, il s'est remis, en attendant des jours meilleurs, à feuilleter le livre de Boèce, son vieil ami, qui sait si bien guérir les maladies de l'âme. Il a peu d'espoir de revoir Rome; aussi a-t-il fini par vendre à Léon X la maison qu'il possédait sur l'Esquilin, et qu'il avait prêtée à Sa Sainteté pour y loger les humanistes romains. Ne le croyez pas malheureux dans ses montagnes de la Suisse. Toutes les joies ne lui ont pas été ravies: un jour il reçoit une lettre d'Érasme; une autre fois, un voyageur qui passe à Sion lui remet une belle et longue épître de Sadolet; un soir, c'est un humaniste qui, en traversant les Alpes, comme Longueil (Longo-lius), est dévalisé, et auquel il donne généreusement sa bourse. Mais le plus grand bonheur qu'il ait éprouvé de sa vie, c'est quand le pape revient à lui, et qu'il peut reprendre sa croix et sa cuirasse. Les montagnes de l'Appenzell, les deux Mythen et le lac de Wallenstadt retentissent du bruit du cor alpestre. C'est un appel, le dernier qu'il fait à ses montagnards, et les Suisses accourent en foule. Les soldats qu'il improvise traversent le Pont-du-Diable, l'Urnerloch, et arrivent dans le Modénais. Déjà Prosper Colonne en compte dans son armée plus de dix mille (1).

(1) Simonde Sismondi, Rép. ital., t. XIV, p. 482.

Mais Lautrec en avait à lui seul plus de vingt mille qui semblaient devoir lui rester fidèles (1); car la diète helvétique, en rappelant ses soldats dans leurs foyers, menaçait de châtimens ceux qui violeraient leurs serment, en se battant contre les Français. Le cardinal n'a pas peur de la diète; qu'elle arrache du sol valaisan jusqu'à la dernière pierre de ce château épiscopal qu'a renversé Supersax, que lui importe, s'il peut chasser les Français de l'Italie, rétablir les Sforce, et rendre à l'Église Parme et Plaisance? C'est la ruse cette fois qu'il emploie. Il a des émissaires qui se glissent dans l'armée de Lautrec, qui parlent aux Suisses, excitent leurs défiances, leurs jalousies, leurs colères, et parviennent à les séduire. La désertion se met bientôt dans les rangs de ces soldats mercenaires qui accusent le général de lenteur, d'incapacité, d'orgueil et de parjure: il leur avait promis une solde arriérée de plusieurs mois, l'argent n'arrivait pas (2). Mais ce n'était pas la faute du général français, qui pressait inutilement l'envoi des 30,000 ducats qu'il avait demandés, et que la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, avait reçus et dépensés. Alors les Suisses, malgré les protestations de Lautrec, quittent le camp français, et passent avec armes et bagages dans le camp des alliés, où les cardinaux de Sion et de Médicis, légats du saint-siège, les attendaient, la crosse en main, insigne de leur dignité (3).

Il n'y avait pour Lautrec, compromis par une semblable défection, qu'un parti à prendre: c'était de se retirer derrière l'Adda, afin de couvrir Milan, que les alliés voudraient enlever. C'est ce qu'il fit résolument. Il est difficile d'expliquer comment il se laissa tromper par Prosper Colonne, qui passa la rivière sans coup férir. Au moins aurait-il dû s'avancer avec toutes ses forces pour harceler et inquiéter l'ennemi, s'il n'avait pu l'empêcher de traverser l'Adda;

(1) Leo, Hist. d'Italie, t. I, p. 575.

(2) Simonde Sismondi, l. c., t. XIV, p. 484.

(3) Roscoe, t. IV, p. 338.

mais il reste l'arme au bras dans son camp, et se contente de détacher Lescun, son frère, qui, avec un misérable corps d'infanterie, quatre cents lances et cinq ou six pièces de canon, va tenter d'arrêter les confédérés dans leur marche sur Milan. La partie n'était pas égale, et Lescun, malgré toute sa bravoure, devait succomber. Après d'inutiles prodiges de valeur, il fut forcé d'opérer sa retraite sur Cassano.

Lautrec, ayant appris par ses coureurs la défaite de son frère, se hâta de regagner Milan à marches forcées. Pour effrayer les habitants, il livra au bourreau un vieillard, Christophe Pallavicini, dont il s'était emparé quelques mois auparavant, et que Léon X avait vainement réclamé, en promettant en échange un chapeau de cardinal à l'une des créatures de Lautrec : imprudence ou cruauté qu'un historien français de cette époque a justement flétrie (1).

Milan, du reste, était fatigué de la domination française : à la première sommation des alliés, il se rendit, sans même essayer de se défendre. Depuis l'expédition de Charles VIII, l'esprit national italien avait fait de grands progrès ; le joug de l'étranger, qu'on subissait d'abord avec joie, était devenu dur et pesant : Jules II commençait à être compris.

Il faut bien avouer que cette haine pour l'étranger est due à la papauté, qui, depuis Alexandre VI, travaille à rendre odieux aux Italiens tout ce qui porte le nom de Barbare. Réduite à ses seules forces, il est certain que la papauté n'aurait pas pu opérer la délivrance du sol : aussi s'allie-t-elle à Charles-Quint pour refouler les Français au delà des Alpes ;

(1) Fama est Lonem Palavicino affinem fuisse, certè pro eo intercessisse eo animo ut rem suam agi diceret, nec cessasse galerum purpureum offerre Menaldo, quem gratiâ multùm valere sciebat apud Lautrecum, modò ex reis eximeret Palavicinum; fuisse Lautrecum ut nemo nascitur vitiorum expers, naturâ acerbiorum, et qui ægrè et susceptâ sententiâ divelleretur. Itaque spretis pontificiis promissis in reum lege agi jussisse, unde in Gallos pontifex inexpiabile odium conciperet. — Arnoldi Feroni, regii consiliarii, de Rebus gestis Gallorum libri IX, Lut., 1550, in-folio, p. 64.

mais avec une arrière-pensée, qu'on a taxée de ruse et qui n'est que du patriotisme, celle de tourner ses armes, avec la grande confédération italique, contre les Espagnols, dont elle se servait pour instrument ; puisque, comme l'a remarqué si justement M. Libri, l'asservissement de l'Italie devenait inévitable le jour où François I^{er} et Charles-Quint la choisiraient pour champ de bataille (1).

Léon X était à sa maison de campagne de la Magliana, quand un courrier vint lui apporter la nouvelle de la restitution au domaine de l'Église de Parme et de Plaisance, ces deux bras de l'exarchat de Ravenne, selon l'expression de Jules II (2). Que Dieu accorde encore quelques jours de vie au pontife, et dans toute l'Italie il ne restera pas une lance étrangère !

Il partit le 25 novembre de la Magliana pour Rome, où il avait hâte de remercier le ciel, au pied des autels, du triomphe que venait d'obtenir le saint-siège. Le peuple l'attendait aux portes de la ville, des couronnes d'olivier à la main. Partout, sur son passage, éclataient des transports d'amour. De grandes réjouissances eurent lieu pendant trois jours. Pâris de Grassis vint demander à Sa Sainteté si elle jugeait convenable de rendre à Dieu de solennelles actions de grâce. « Que vous en semble ? » dit le pape. « Très-saint-père, répondit le maître des cérémonies, quand la guerre éclate entre des princes chrétiens, l'Église n'a pas coutume de célébrer la défaite du vaincu, à moins toutefois que l'Église n'en retire quelque avantage. » Le pape sourit, et répondit : « J'ai recouvré un beau trésor ! — Alors, répli-

(1) Hist. des sciences mathématiques, t. III, p. 3. — Gloriosum illum quidem fuisse liberare Italiam externis dominis, ad quod avertendum periculum omnes cogitationes, omnes curæ et omnia studia Laurentii patris tantâ cum nominis sui famâ spectârunt. — Fabroni, Vita Leon. X, p. 159.

(2) Campi, Stor. eccl. di Piacen., t. I, lib. VI, p. 189. — Ragioni della sede apost. sopra il ducato di Parma e Piacenza, da M. Antonelli segretario del S. Collegio.

qua Paris, nous remercierons Dieu (1). » Le pape convoqua le consistoire pour le mercredi 27, et, se trouvant incommodé, se retira dans sa chambre à coucher.

Les médecins furent appelés, mais l'indisposition leur parut sans danger : c'était un catarrhe, que l'humidité de la villa Magliana avait développé, et qui bientôt prit un caractère funèbre. Le pape avait de la peine à respirer, il se mit au lit; la nuit fut mauvaise et agitée. Le dimanche matin, 1^{er} décembre 1521, on le vit lever les yeux au ciel, joindre les mains, murmurer quelques mots d'une prière ardente, puis retomber sur son oreiller et mourir (2) : le catarrhe l'avait suffoqué. Il achevait sa quarante-sixième année; il avait régné huit ans huit mois et dix-neuf jours.

Jamais la mort d'un pape n'avait encore excité d'aussi vifs regrets. Le peuple se jeta, dans les premiers transports de son aveugle colère, sur l'échanson de Sa Sainteté, Barnabé Malespina, qu'il accusait d'avoir empoisonné le pape dans une coupe de vin (3). On le traîna au château Saint-Ange; mais l'arrivée du cardinal de Médicis rendit la liberté au malheureux échanson. On avait cherché des preuves, et on n'avait trouvé que des rumeurs populaires. Les funérailles du pontife furent simples et modestes : Antoine de Spello prononça l'oraison funèbre; mais les pleurs du peuple furent plus éloquentes que les paroles du camérier.

Au bruit de cette mort si soudaine, Érasme écrivit d'Angleterre :

« La chrétienté vient de perdre un de ses plus beaux ornements. »

Quatre siècles parmi les soixante qui se sont écoulés depuis que Dieu créa le monde ont reçu le nom d'un homme.

Cet homme s'appela Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV.

(1) Parid. de Grassis, *Diarium ineditum*.

(2) Paul Jove, *Vie de Léon X*, in-12, p. 372.

(3) Paul Jove, *ibid.*

CHAPITRE XXV.

L'HOMME INTIME.

Portrait de Léon X. — Chagrin du pape, quand il est obligé de punir. — Combien il était libéral. — Établissements de charité qu'il fonde à Rome. — Les lettrés persécutés en appellent au pape. — Reuchlin et Érasme. — Piété de Léon X. — Henri VIII lui dédie l'*Assertio septem sacramentorum*. — Les épîtres familières du pape. — Combien elles attestent de zèle pour la religion. — Calomnies des protestants répétées par les catholiques. — On doit à Léon X l'institution de diverses cérémonies religieuses. — Vie intérieure du pape. — Son goût pour la musique. — Léon X à table, à la chasse, à Viterbe et à la Magliana. — Conclusion.

Quittons le Vatican : ne parlons plus du pape, ni du souverain temporel, mais essayons de faire connaître l'homme privé.

On dit que, peu de temps après la mort de Léon X, un de ses vieux serviteurs s'arrêta devant le portrait qu'en avait fait Raphaël, et qu'on trouve à Florence au palais Pitti, et s'agenouilla pour baiser la main de son maître, comme si le sang y circulait encore. C'est que jamais en effet peintre flamand ne mit plus de vie réelle dans une tête. C'est bien là cette figure de Médicis, au coloris vénitien; ces chairs blanches et mates de tous les hommes de sa race; cet œil myope qui semble s'échapper de son orbite; ce front d'une pureté limpide; cette large tête reposant sur deux épaules évasées; ces mains un peu trop féminines, aux doigts ornés de camées antiques; et dans tous les traits cet air d'angélique bonté qui charmait ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, avant même qu'il eût pu les séduire par le doux son de voix que les poètes de l'époque compareraient à de la musique. On n'a pas besoin de connaître le